

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 4 DECEMBRE 1846.

No 87

COUP D'ŒIL

SUR LE PONTIFICAT DE GRÉGOIRE XVI.

Suite et fin.

Plus affaiblie peut-être par les répulsions des gouvernements qui faisaient profession de reconnaître son autorité, que par la désfection des autres, la papauté semblait, au dix-huitième siècle, être en proie à une sorte d'atonie, et la philosophie voltairienne se promettait sur elle une facile victoire, lorsqu'éclata la grande révolution française. Ce devait être, selon l'attente des incrédules, le coup de grâce de ce vieux pouvoir qui avait si souvent régenté les rois dans l'intérêt des peuples, comme les peuples dans l'intérêt des rois, et qui s'était attiré la haine des uns et des autres, en leur disant à tous la vérité. Les Protestants battirent des mains, le jour où commença le long martyre de Pie VI ; ils proclamèrent que la puissance de Rome était tombée pour toujours ; mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils s'étaient trop hâtés, lorsqu'ils virent un nouveau Pontife saisir d'une main ferme ce sceptre qu'ils avaient cru brisé à jamais entre les mains du Pontife mort dans l'exil. Quelques années plus tard, lorsque l'homme, qui commandait au monde, eût été assez téméraire pour porter une main sacrilège sur l'oint du Seigneur, les Protestants annonçant encore que la grande prostituée de Babylone allait enfin expirer dans la prison de Savone avec Pie VII. Dans ces deux occasions les Rationalistes, de toutes les écoles, préparèrent l'oraison funèbre de la papauté, et avec elle, celle de l'Eglise catholique.

On se rappelle quelles furent alors les alarmes des plus fidèles enfants de l'Eglise. Ils savaient bien, sans doute, que cette Eglise avait pour elle des promesses infaillibles d'immortalité ; mais quel cœur eût été assez ferme, pour ne pas se sentir glacé de terreur, au milieu de tant d'épreuves terribles. Quelle âme, ouverte à la foi et à la science, n'eût été accablée de douleur, à la vue de ces deux siècles croissant de l'impunité ? Et cependant c'était ce moment-là que Dieu avait choisi, pour faire briller sur son Eglise l'aurore d'un plus beau jour !

Comme il arrive ordinairement, selon les vues de la providence, le remède devait naître de l'excès même du mal. Le principe funeste de l'asservissement de la loi divine à la loi humaine avait fini, en effet, par porter ses fruits les plus amers. Les consciences, indignées de l'esclavage légal que l'on prétendait leur imposer, après leur avoir appris à secouer le joug même de Dieu, rejetaient tout autre frein que celui de la force brutale. La société était alors en plein paganisme. L'anarchie avait passé des doctrines dans les lois, et des lois dans les actes, ou plutôt il n'y avait ni doctrines, ni lois, là où on ne reconnaissait plus ni vérités éternelles, auxquelles il fallut soumettre son esprit, ni autorité première et immuable devant laquelle la volonté dût s'incliner ; en sorte que les philosophes finirent par s'apercevoir que les funérailles de la société pourraient bien être tout aussi prochaines que celles du catholicisme lui-même.

Déjà, en effet, la dissolution de la société commençait à s'opérer. La famille avait été tuée par le divorce, la propriété par la confiscation, l'autorité souveraine par l'échafaud ; et tous les éléments de la vie sociale étaient perdus dans une déplorable confusion. Le protestantisme qui avait préparé tous ces maux, après avoir passé par toutes les phases de l'incrédulité, s'était transformé en un rationalisme radical qui engloutissait dans un même abîme toutes les croyances religieuses et sociales ; et sous cette transformation, le protestantisme préparait encore de nouveaux désordres, au lieu de songer à guérir les plaies qu'il avait déjà faites.

Ce fut alors que la providence ramena de l'Egypte, à travers les escadres anglaises, le seul homme qui eut, tout à la fois, et assez de génie pour comprendre la cause du mal, et assez de pouvoir pour combattre efficacement. Avec son regard d'aigle, il vit que les lois humaines n'ont de force qu'autant qu'elles sont ratifiées par des cœurs qui croient à autre chose qu'à la légalité ; qu'il faut aux lois un autre appui que celui de la police et des gendarmes ; qu'en un mot la force des lois est dans les mœurs, et que les mœurs ne s'appuient que sur les croyances.

Il prit son point d'appui dans la foi catholique, la seule qui, après tant d'essais, fut encore possible, et le Concordat de 1802 ouvrit les temples qui, deux ans auparavant, paraissaient fermés pour toujours. Or, revenir à la foi catholique, comme au seul moyen de salut, c'était recourir à la papauté, sans laquelle le bon sens des peuples chrétiens, comprend assez que le catholicisme ne serait qu'un vain mot. Mais pour ce Charlemagne incomplet, la religion ne fut qu'un instrument et le Pape un agent de police. Il se ser-

vit de l'un et de l'autre comme d'un moyen utile à sa dynastie, et au fond préférable, soit au droit divin de Jacques Ier. soit au principe, qui lui paraissait équivoque et périlleux, de la souveraineté du peuple. Il n'alla pas plus loin ; car il resta, par le fait, non moins fidèle à la doctrine de la suprématie de la loi humaine que les autres monarques ses contemporains ; et les articles organiques sont là pour attester qu'il connaissait également et la théorie et la pratique de cette abrutissante doctrine.

La justice exige néanmoins que l'on reconnaisse que les Catholiques respirèrent sous son règne. Leurs croyances reprirent tout leur empire sur les mœurs, sur les idées et surtout sur la famille. L'opinion publique, enfin effrayée de l'immonde dévergondage de l'époque, s'inclina peu-à-peu vers le catholicisme, et d'absurdes préjugés commencèrent à céder sous la douce influence des vertus du Prêtre et de la Sœur de charité. On souhaita moins la mort d'un culte qui se manifestait ainsi, et l'on se surprit à désirer qu'il pût ne pas mourir. Or, revenir à ce culte, c'était revenir à la papauté. Les essais que l'on avait faits pour établir une Eglise constitutionnelle, avaient démontré jusqu'à l'évidence qu'une église nationale, se prétendant catholique, était tout simplement une absurdité, et que désormais, grâce au mouvement des esprits, un tel établissement était heureusement impossible. On comprenait que la papauté était l'âme du culte catholique, la tête du clergé catholique, le principe de vie pour les institutions catholiques. Le mouvement de retour vers le culte, le clergé et les institutions du catholicisme, étaient donc nécessairement par la force des choses, un retour vers la papauté et un hommage rendu à cette indispensable autorité.

Napoléon avait bien compris qu'au milieu des ruines de la société ancienne, la seule puissance qui fut restée debout était précisément celle contre laquelle avaient été dirigés tous les efforts, la papauté. Il le comprenait, lorsqu'ils voulaient que ses ambassadeurs traitassent avec le Pape, comme s'il avait eu deux cent mille hommes sous ses ordres ; lorsque, pour environner son autorité naissante d'un respect religieux, il se faisait sacrer par le Souverain-Pontife. Il le comprenait, lorsqu'il signait le Concordat, et même lorsqu'il trahissait cette autorité sainte qu'il redoutait, tout en voulant s'en servir pour sa propre utilité ; lorsque, par exemple, il promulguait, contrairement aux traités, les articles organiques.

Plus tard, quand il essaya de faire de la papauté, l'instrument de son ambition, il éprouva que cette autorité spirituelle est un levier trop puissant pour que la main seule des hommes puisse le faire mouvoir, et qu'il y faut l'action de Dieu. Enivré par ses prodigieux succès, il crut en emprisonnant le Pape, pouvoir retenir captive la puissance de la papauté, mais Dieu l'attendait là pour donner une grande leçon au monde : ses revers et sa ruine furent regardés comme un châtement de Dieu ; et par sa chute, envisagée sous ce point de vue, il contribua plus à relever l'influence morale de la papauté, qu'il ne l'avait fait quelques années auparavant par sa protection et ses caresses.

Pour ne parler que de la France, qui a toujours été en possession d'imprimer le mouvement et la direction, à l'opinion publique du monde civilisé ; nous ferons remarquer que sous la Restauration, qui remplaça l'Empire, la papauté, quoiqu'elle ne fût, au fond, guère mieux traitée sous le nouveau pouvoir, que sous celui qui était tombé, gagna chaque jour dans l'esprit des peuples ; les idées marchaient ; quand la révolution de 1830 arriva, tous les hommes d'élite avaient déjà proclamé l'impuissance sociale de l'incrédulité, et dès que l'on parlait de croyances religieuses, les regards se tournaient instinctivement vers le catholicisme et la papauté.

Le catholicisme, en effet, que l'on avait dit mort, donnait en Irlande, en Belgique, en Pologne, aux Etats-Unis, des preuves éclatantes de sa vitalité ; dégagé, en France comme dans tous ces pays, de la compromettante protection du pouvoir temporel, il s'accoutumait par degrés à prononcer le mot de liberté, qui l'avait effrayé d'abord, parce qu'alors ce mot signifiait le mépris de toute autorité, à commencer par l'autorité spirituelle. Aujourd'hui que ce mot est pris dans son véritable sens, et qu'il ne signifie plus une licence sans frein, mais l'exercice légitime des droits dans la limite des devoirs, aujourd'hui que le mot de liberté renferme, entr'autres droits, l'indépendance de la conscience dans ses rapports avec le pouvoir temporel, il sonne aussi agréablement aux oreilles chrétiennes qu'auparavant il leur était odieux.

Ainsi, la religion se dégagait des ruines de la vieille société, sous lesquels on la croyait ensevelie, et le catholicisme, laissé en dehors de l'appui de

gouvernements, parut plus puissant que jamais, car il se montra fort de sa propre force. Dès lors la papauté grandit aux yeux des hommes politiques de tous les embarras que leur causaient, ou que pouvaient leur causer les réclamations des Catholiques revendiquant leur part de liberté. Amener la papauté à comprimer le mouvement, qui faisait sa force terrestre, fut bientôt le rêve chéri des gouvernements. Quelle joie pour les Ministres anglais, hollandais ou français, si elle avait consenti à frapper de ses censures les défenseurs de l'émancipation irlandaise, de la nationalité Belge ou de la liberté d'enseignement. Quel est le gouvernement européen qui ne sente maintenant le besoin immense qu'il a de la bienveillance de la papauté ? Mais la plupart auraient encore l'arrière-pensée, de se servir d'elle contre elle-même ; ils en sont toujours aux principes de Jacques Ier. et de Napoléon ; seulement, à présent, ils font de la ruse là où leurs devanciers faisaient de la force.

L'histoire des quinze dernières années est encore assez fraîche pour qu'il soit inutile de rappeler ici les tentatives faites pour tromper, pour séduire ; ou même pour effrayer Grégoire XVI. La Russie comme l'Autriche, la Prusse comme l'Espagne ont tour à tour employé les supplications et les menaces, sans s'apercevoir que tous leurs efforts se résolvait en un humble aveu de la suprême influence du seul pouvoir ici-bas qui n'ait besoin ni d'argent ni de soldats pour se faire obéir. Si, comme nous le croyons, leur tâche providentielle était surtout d'apprendre à la papauté, combien est grande la puissance que Dieu a daigné lui rendre, on conviendra sans peine qu'ils l'ont bien remplie. La force de la réaction a amené les choses à ce point que, tandis que toute autorité temporelle semble être mise en question, l'influence de la papauté est le fait dominant et le plus incontestable de notre époque.

A Grégoire XVI appartient l'honneur d'avoir préparé des règnes peut-être plus glorieux, mais non plus utiles que le sein. Il a résisté à ceux qui espéraient faire des Etats-Romains le gage de sa docilité, et comme un autre Comtat-Venaissin. Mais telle a été la prudence avec laquelle il a résisté, que son calme a paru quelquefois de la faiblesse à certains esprits plus ardents qu'éclairés. Au lieu de provoquer des luttes, que chaque année qui s'écoule rendra moins opiniâtres, il a laissé le temps marcher, parce que l'Eglise a le temps pour elle, et la postérité reconnaissante fera remonter jusqu'à lui le triomphe, désormais certain de la liberté catholique, de cette liberté qui consiste en ce que la conscience affranchie de la tyrannie, de la force matérielle, ne reconnaisse d'autre maître que la loi divine. Ainsi aura-t-il ouvert une ère nouvelle, en renversant le principe protestant, inérodable et impie de la suprématie de la loi humaine, pour rétablir sur les ruines de ce funeste principe les droits sacrés de la conscience et l'empire souverain de Dieu.

LE CATHOLICISME DANS L'ORÉDON.

La convention conclue dernièrement entre l'Angleterre et les Etats-Unis a résolu pacifiquement la question politique de l'Orégon ; maintenant surgit la question religieuse, entre le catholicisme et le protestantisme. On sait que Mgr. Blanchet, nouvellement nommé archevêque de l'Orégon, a dernièrement parcouru la France pour y choisir des missionnaires capables de le seconder dans ses travaux évangéliques ; nous trouvons, dans un journal rédigé avec autant de talent que de mesure, *l'Ami de la Religion*, des détails intéressants sur le vaste pays où la civilisation a pu à peine pénétrer.

Le territoire de l'Orégon, tant américain qu'anglais, est cette importante partie de l'Amérique septentrionale, située au-delà des Montagnes-Rocheuses ; entre le 42^e. et le 54^e. 40 parallèle. Il est borné au nord par les possessions anglaises, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie, et à l'ouest par l'Océan Pacifique et les possessions russes. Il comprend une étendue de plus de 300 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest. La population de l'Orégon est de 100,000 âmes.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon est loin d'être partout le même. Les sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits mêmes du visage de ces peuplades ne sont pas moins différents. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus que de lieux. On compte vingt-cinq ou trente idiômes différents. On dirait que c'est là qu'à eu lieu la confusion des langues, et qu'était la tour de Babel. Les progrès de l'Evangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires. Il nous est impossible d'esquisser les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et sociable. Ils sont pourtant vindicatifs et superbes ; ils sont intelligents et spirituels, mais un peu indolents ; ils croient à l'immortalité de l'âme ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on le mérite ; mais ils se font un paradis ou un enfer à leur manière : ce n'est guère autre chose qu'un lieu d'abondance ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont plutôt pures que corrompues, pour des nations livrées aux seules ressources des lumières de la raison. Ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publiques désapprouvent et condamne le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La poly-

gamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sont le plus souvent des chefs qui ne prennent plusieurs femmes que pour conserver la paix avec les nations voisines. La licence y est aussi moins grande, sous le rapport des mœurs, qu'on pourrait se l'imaginer. Quoique la décence et l'éducation demandassent bien davantage, cependant on n'y est point sans pudeur : on a soin de se couvrir ; la réserve la plus absolue règne parmi les jeunes gens des deux sexes. Ce sont les parents qui règlent les unions et en déterminent les conditions. La femme s'achète plutôt qu'elle ne se donne. Dans les familles aisées, une épouse ne s'obtient pas sans donner en retour d'assez grands présents. Mais si la femme vient à mourir, l'époux ou ses parents ont le droit de réclamer et de reprendre ce qu'il ont donné. Ce n'est pas à dire pourtant que les femmes y soient les esclaves ou les servantes de leurs maris, comme elles le sont parmi les sauvages du Canada : tout au contraire, un grand nombre ont elles-mêmes des esclaves à leur service. Si elles étaient maltraitées elles pourraient se détruire ou se pendre, comme il est arrivé quelquefois. Or, cette mort violente est une infamie pour l'époux, et malheur à lui s'il n'apaise les parents de la défunte par de nouveaux présents.

On ne trouve à peu près aucune trace de culte public parmi ces nations. Il y a bien quelques croyances ; mais il n'y a rien pour l'action. Tout se réduit à certaines traditions visiblement fort dénaturées, et par conséquent très-obscurcs. On croirait pourtant y reconnaître un indice de la tradition du déluge, et même quelque chose de la rédemption. Mais nous devons laisser à d'autres le soin d'éclaircir cette matière. Il y en a qui exercent le métier de jongleur ; mais c'est presque uniquement à l'égard des malades, et afin de les guérir. On permet facilement et avec empressement même, au jongleur de faire sa jonglerie ; mais malheur au charlatan, si le malade vient à mourir. Ce sera lui qui en aura été la cause. Il aura fait la mauvaise médecine. Si quelquefois succombe à une maladie seulement un peu extraordinaire, il est rare qu'on ne l'attribue pas à quelque maléfice, et que le soupçon ne tombe sur quelqu'un. Quoique toutes ces nations aient toujours vécu à peu près sans aucun culte public, cependant, surtout celles de l'intérieur du territoire, elles paraissent aimer la religion et avoir du goût pour la prière, c'est-à-dire pour le christianisme.

Lors de l'arrivée de M. Blanchet et Demers dans l'Orégon, l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson y possédait vingt-huit établissements pour la traite des pelleteries, tant au nord qu'au sud. On sait qu'il y a toujours, dans chacun de ces établissements, un certain nombre de serviteurs qui sont presque tous Canadiens. Il y avait en outre vingt-six familles catholiques au Wallamet et quatre au Cowlitz. C'était déjà un assez grand nombre de fidèles qui n'avaient point de ministres de leur culte ; il y avait déjà dans l'Orégon plusieurs ministres protestants qui cherchaient à être des prosélytes. Plusieurs de ceux-ci avaient consenti à laisser baptiser leurs femmes et leurs enfans et à se laisser marier par eux. Quelques-uns allaient même à leurs assemblées du dimanche. C'étaient surtout les méthodistes qui faisaient les plus grands efforts. Ils y avaient déjà deux missions : une à quatre lieues de la chapelle du Wallamet, où était une école sous leur direction, et une autre aux Grandes-Dalles. Le ministre anglican lui-même, pendant les deux ans qu'il passa à Vancouver, avait commencé à faire l'office du dimanche aux Canadiens de ce fort. Il est vrai pourtant de dire qu'il ne devait pas y avoir un grand succès, puisqu'il abandonna son poste, et qu'il y avait déjà trois semaines qu'il en était parti pour retourner en Angleterre, lorsque les deux premiers missionnaires catholiques arrivèrent. Les presbytériens avaient aussi une mission à Wallawalla ; et dès 1839, ils en établirent une seconde sur la Rivière Spokane, à quelques jours de marche de Colville, en descendant vers le sud. Mais ce fut en 1840 que la propagande méthodiste de l'Orégon reçut le plus grand renfort. Cette même année, un M. Lee y arriva avec un vaisseau sur lequel se trouvaient plusieurs ministres avec leurs femmes et leurs enfans, et des fermiers, des forgerons et autres artisans. C'était une véritable colonie. Des ministres furent placés dans les postes les plus importants, tels qu'à la chute du Wallamet, chez les Tlatsaps, en bar du fort George (autrefois Astoria) et à Nesqualy. On peut bien penser que tous ces ministres ne devaient pas rester oisifs. Ils assurent même redoubler de zèle. Vancouver, Cowlitz même n'étaient pas exempts de leurs incursions. On les vit pénétrer jusqu'à Okenagan et Colville. On disait même, en 1842, que les presbytériens allaient passer dans la Nouvelle-Calédonie. Depuis l'arrivée des missionnaires catholiques, les ministres se virent abandonnés successivement de la plus grande partie de leur troupeau, privés de toute espérance de pouvoir mieux réussir par la suite, et enfin de dissoudre leur société d'abandonner leurs postes et leurs missions. Un tel résultat n'a pas été obtenu sans de grands efforts ; les missionnaires catholiques ont rencontré des obstacles nombreux dont ils ont triomphé par leur courageuse persévérance.

Le champ des sciences est depuis quelque temps fécond en nouvelles ; et le monde se préoccupe en ce moment de quelques découvertes véritablement dignes d'attention.

Celle qui occupe le plus généralement les esprits est la fabrication de la poudre de coton. M. Scheinbein, savant chimiste de Bâle, a trouvé le moyen de transformer cette molle et bien inoffensive substance, en une poudre qui fulmine avec la plus grande force, et qui présente toutes sortes d'avantages sur la poudre de guerre commune. Ainsi, elle est plus énergique, elle ne donne pas de fumée, ne laisse aucun résidu, n'encrasse pas les armes

brûle même quand elle est humide ; elle est plus légère, et tient moins de place que l'autre. D'ailleurs, le coton ainsi préparé, ne diffère que peu ou point en apparence du coton gardé dans son état ordinaire. Des expériences ont été faites à l'arsenal de Woolwich, avec le plus grand succès ; et les combustions de la poudre de coton est si rapide, qu'en la plaçant au dessus d'un tas de poudre ordinaire, elle brûle sans enflammer celle-ci. Quel est le secret de cette merveilleuse composition ? c'est ce que M. Schœnbein garde pour lui, et il ne révélera ce secret que lorsqu'on lui aura donné un prix raisonnable de sa découverte.

Un autre merveilleux produit, dû aux élucubrations du même chimiste, c'est un papier électrique, qui sera, *ad libitum*, papier, parchemin, étoffe, verre, et une foule d'autres choses. Cette substance solide, élastique, transparente comme l'eau, et insoluble dans ce liquide, peut recevoir l'écriture, et en être débarrassée par le lavage. On en peut faire des robes, des vitres à fenêtres, des boucilles, des carafes ; enfin ce qui la distingue éminemment, c'est une puissance électrique telle, que si on passe une seule fois la main sèche sur une feuille de ce papier, elle donne de fortes étincelles. On s'occupe déjà de la substituer au verre dans la construction des machines électriques ; les machines seront alors et plus énergiques et beaucoup moins coûteuses.

Voilà pour les choses de la terre ; voici maintenant pour le ciel. On vient de découvrir la parallaxe, ou ce qui vient au même la distance d'une étoile à la terre ; c'est la troisième seulement qui jouisse de cet honneur. Cette distance ne dépasse pas 20 mille fois celle de la terre au soleil ; de sorte qu'un boulet de 24 qui serait lancé de cette étoile vers nous avec la vitesse ordinaire de ce projectile, nous arriverait au bout de 2 millions 500 mille ans !

Mais la grosse nouvelle astronomique est l'extension merveilleuse que vient de prendre notre système planétaire. Tout le monde sait à Québec que celle-ci s'arrête à la planète Uranus, laquelle se promène à 732 millions de lieues métriques du soleil. Mais ce que tout le monde ne sait pas également, c'est que l'Uranus faisait le désespoir des astronomes, par le désaccord de ses positions observées avec celle que lui assignait le calcul basé sur la théorie de l'attraction. Récemment un jeune géomètre français, M. Leverrier, présumant que ces écarts étaient dus à l'influence de quelque grosse planète inconnue jusqu'ici, parvint par d'immenses calculs à fixer la masse, la distance, la position d'une planète qui produirait sur Uranus les effets observés, et son système bien établi, il invita les observateurs à chercher la planète inconnue dans une certaine région du ciel dont il assignait les limites. Cette une pareille prophétie était audacieuse ; mais elle était fondée sur d'incontestables éléments, et voilà qu'elle vient d'être couronnée de succès. Au moment même où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que la planète vient d'être découverte à l'observatoire de Berlin, précisément dans la région où la plaçait M. Leverrier. Voilà donc un nouveau compagnon de nos voyages autour du soleil ; mais compagnon qui, placé à 1435 millions de lieues, n'est pas à même d'entretenir avec nous des rapports amicaux. M. Galle l'observateur Prussien qui l'a trouvé dans sa lunette, propose, par d'assez mauvaises raisons, de l'appeler Janus ; M. Leverrier qui en est incontestablement le propriétaire, refuse ce nom là, auquel il préfère celui de Neptune. Mais l'état civil de la planète n'est pas encore établi ; et je renvoie à ma prochaine lettre, pour des nouvelles plus détaillées.

Prenez celle-ci, comme je vous la donne dans toute satisfaction. C'est par le *Journal de Québec* que l'Amérique recevra cette grande nouvelle du firmament. Elle n'aura fait qu'un saut de Berlin à Paris, de Paris à Québec *via Liverpool*, il est vrai, si toutefois cette ville de coton n'est point encore passée à l'état gazeux, par le procédé de M. Schœnbein !

ATTICUS.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Avantage de la contribution volontaire pour les écoles.

Pourriez-vous croire, M. l'éditeur, qu'un chaud partisan de la contribution volontaire, dont la cotisation se monte à sept ou huit louis, a payé, l'année dernière, librement et libéralement ? £ 0 0 0.

J. B. S.

Il faut s'accoutumer à voir ce qui est au dessus de nous sans envie ; et ce qui est au dessous sans mépris.

BULLETIN.

Saison.—Association de la charité.—Extrait de l'Ami de la Religion.—Réponse à Un Ami.—Jubilé.—Consécration d'église à Philadelphie.—Nouvelles du R. P. Rey à Monterey.—Affaires religieuses en Allemagne.

Mardi prochain étant fête d'obligation, nous ne donnerons qu'une demi-feuille mercredi.

—Le temps a de la peine à se mettre à l'hiver. Avant hier la neige avait commencé à tomber avec assez de force, pour nous faire espé-

rer qu'à cette fois là, elle s'emparerait victorieusement de la surface de nos campagnes ; mais elle a été obligée de céder à la pluie, qui tombait hier au matin comme en été si ce n'est un peu plus froidement. Le temps s'est éclairci avant midi, et nous en sommes encore à attendre la neige. Cependant elle devient bien nécessaire aux pauvres habitants qui ne peuvent charoyer dans les bois, pour en tirer leur bois de chauffage. Nouvelle source de misère pour les indigens qui alimentent leurs foyers aux dépens de leurs pauvres épaules !

Lundi, 30 novembre, dans l'après-dînée, les dames de l'association de la charité qui avaient suivi, la semaine dernière, avec tant d'assiduité et de dévotion, les exercices des retraites données dans l'église de l'Hôpital-Général et celle de la Providence de cette ville, se sont réunies dans l'église de N.-D. de Bonsecours pour y assister au chant solennel du *Veni-Creator*, afin de demander à l'Esprit Saint de consolider leurs bonnes résolutions pour le succès de leur œuvre, qui est une œuvre de charité par excellence. Mgr. l'Administrateur, accompagné de M. le grand-vicaire Billaudèle, supérieur du Séminaire, et de plusieurs autres membres de cette maison, présidait cette respectable assemblée. Sa Grandeur prononça un discours qui attendrit son auditoire et ne pût qu'exciter et fortifier les dispositions charitables de ces âmes compatissantes. Ensuite M. le Supérieur du Séminaire exposa le plan et expliqua les règles de la société. Le tout fut terminé par le salut et la bénédiction du St. Sacrement.

—Le clergé catholique du Canada ne verra pas sans satisfaction la mention honorable que fait de lui l'*Ami de la Religion*, au sujet de la communication que le *Courrier des Etats-Unis* avait inconsidérément publiée sur son journal, au sujet des affaires politiques de ce pays.

« Le *Courrier des Etats-Unis*, qui fait de la propagande au profit de l'Union américaine, a publié dernièrement quelques articles dont le but manifeste est de pousser les Canadiens français à la révolte. Mais au Canada comme dans toutes les parties du monde, le clergé catholique opposant la divine loi de l'obéissance aux principes d'insurrection révolutionnaire, est devenu le point de mire des attaques et des calomnies du journal américain. Ces attaques ont été victorieusement repoussées par les *Mélanges Religieux* de Montréal, dont nous citerons quelques passages qui suffiront pour faire connaître à nos lecteurs l'esprit de sagesse et le patriotisme éclairé du clergé canadien. On y trouvera en même temps avec plaisir un juste hommage rendu aux services et aux vertus de la vénérable congrégation de St. Sulpice. » (Voyez le numéro 57, 21 août.)

—Pour satisfaire aux désirs pressés du correspondant *Un Ami*, nous nous sommes informés de la cause de l'omission du nom de M. J. V. Quiblier, sur la liste des prêtres du diocèse de Montréal ; et on nous a très obligeamment répondu : « Ce Monsieur a laissé le diocèse, ainsi que son compagnon de voyage, M. Pignod, et quelques autres prêtres, à diverses époques. » Nous souhaitons que cette réponse satisfasse aussi bien l'*Ami*, qu'elle nous a satisfait nous-même. Une omission plus réelle et que l'on nous prie de réparer, est celle des membres de la corporation du collège de Chambly. On nous charge de la publier comme suit :

Monseigneur Prince, Président,
Messire Mignault, Supérieur,
M. V. Pilon, Directeur,
Frère H. Duvert, Procureur.

—M. Quiblier et son compagnon de voyage M. Pignod sont arrivés à Londres le 1er. novembre, après une courte et heureuse traversée.

—Une gazette du Midi, dit que le jubilé en usage à l'accession du Pape aura lieu, en décembre, pour les Etats Romains et toute l'Italie, et en janvier pour le reste de la chrétienté. Le jour de la cérémonie de possession n'est pas encore fixé.

—Le *Catholic Herald* de Philadelphie annonce que l'église de Ste. Anne Portland devait être consacrée le 15 novembre par le très rév. F. X. Gartland et que le prédicateur serait Mgr. Hughes, évêque de New-York.

Un sermon prêché dans l'église Ste. Marie en faveur des orphelins a produit 235 dollars 45 cents.

—Un correspondant de la Nouvelle-Orléans *Delta* écrit, le 13 octobre à Monterey :

Dimanche dernier, le R. P. Rey, chapelain de l'armée américaine a célébré le service divin. Il y avait un grand nombre de militaires, et une foule considérable de citoyens respectables. Après la grand'messe, le R. P. donna un sermon dont le fond était que la confession est, *un moyen sûr de garantir les bonnes mœurs* ; il discuta cette question d'une manière victorieuse, et tout le monde y prêtait la plus vive attention. La cathédrale est une bâtisse magnifique, du style corinthien, ayant 200 pieds de front, sur 300 de longueur. L'extérieur porte l'empreinte de l'âge et des boulets de canons ; l'intérieur est richement et élégamment fini, et est décoré de peintures, dont les sujets sont tirés de l'Écriture sainte et de l'histoire Ecclésiastique. On y voit avec profusion des ouvrages finement sculptés et dorés. Le R. P. Rey dit la messe tous les jours, et chante la grand'messe le dimanche, en y ajoutant quelques instructions pour l'armée en général.

Des méchants ont voulu faire courir le bruit qu'on ne devoit point se servir des Irlandais catholiques contre les Mexicains, parce qu'ils ne voudraient point se battre contre leurs co-religionnaires ; la réfutation de cette calomnie, c'est que les deux tiers, sinon les trois quarts, de ceux qui ont répandu leur sang dans les combats contre les Mexicains, sont des Irlandais ; et cependant c'est à ces Irlandais, qui se devoient pour leur nouvelle patrie, qu'on refuse le droit de voter aux élections.

Monterey qui est maintenant dans la possession du général Taylor, est la capitale du Nouveau-Léon. Elle est située sur la rivière Fernando à 76 lieues, environ de son embouchure. Les rues en sont bien pavées ; les bâtisses sont en pierre à un seul étage. La population est de 12,000 âmes. Elle est sur la grande route de *Rio-Grande à Mexico*, et dans une des plus belles vallées de l'Amérique et, qui rivalise en splendeur et en variété avec la fameuse vallée de Cachemire. Elle produit en abondance les fruits les plus précieux, tels que raisins, pommes, poires, grenades, dattes, figues, citrons, etc. ; les oranges s'y donnent pour rien.

Santa-Fe est la capitale du Nouveau-Mexique ; c'est un petit village qui, dans ses jours les plus prospères, n'a jamais compté plus de 2,000 âmes ; il est à environ sept lieues de *Rio-Grande* à l'Est. Il doit son importance à son commerce avec le Missouri et aux mines d'or de son voisinage.

—Rien n'est plus instructif pour les hommes sérieux que l'état complet d'anarchie dans lequel se trouve le protestantisme allemand. Depuis longtemps le rationalisme avait introduit la division entre les parties de ce corps informe et monstrueux. Le défunt Roi de Prusse crut avoir fait un chef-d'œuvre d'habileté en réunissant les différentes sectes de ses Etats en une seule Église qu'il appela évangélique ; il ne vit pas que des sectes nouvelles se formeraient bientôt, qu'une réunion forcée ne pourrait qu'envenimer les dissensions intérieures, et que rien ne prouvait mieux, que cette réunion même, l'absence de toute certitude doctrinale chez les protestants, puisque des sectes aussi opposées que celles de Luther et de Calvin pouvaient se réunir en une seule Église composée d'éléments qui se détruisaient mutuellement.

Les efforts du Roi actuel pour achever l'œuvre de son père, n'ont servi qu'à rendre plus manifeste l'impossibilité de ramener jamais les protestants à un seul corps de doctrine ; et dès lors que l'unité de doctrine est impossible, quelle espèce d'unité religieuse peut-il y avoir ? Jamais les divisions ne se sont manifestées d'une manière plus menaçante dans le protestantisme, que depuis qu'on a convoqué tant de synodes pour rétablir l'unité. Mais ce qui a porté le coup le plus violent au protestantisme, ça été précisément la révolte de Ronge contre l'Église Catholique, révolte sur laquelle les protestants avaient fondé tant d'espérances. A les en croire, les prédications de Ronge devaient mettre la fusion dans les rangs du catholicisme, et elles n'ont servi en effet qu'à augmenter le désordre parmi les sectes protestantes. Une fois engagé sur la voie de la rébellion contre l'autorité spirituelle, Ronge n'a pas voulu, ou n'a pas pu s'arrêter au protestantisme et il est allé avec les débris de sa bande grossir les rangs du rationalisme. Nous

voyons, en effet, que les différents synodes, tenus par les partisans de Ronge et de Czerky, ont émis des professions de foi si impudemment rationalistes, que ceux qui conservaient encore quelque respect pour la Révélation se sont retirés avec horreur. Mais l'exemple des Rongiens n'a pas été perdu ; les protestants ont voulu aussi avoir leurs réunions de Laïques, puis leurs synodes, puis les protestations contre les synodes, puis le rejet de tout symbole, de toute profession de foi ; et dans ce pêle-mêle, c'est une confusion à ne pas s'entendre. On peut donc dire que le protestantisme, en Allemagne, est aujourd'hui en pleine dissolution. De la Prusse, l'anarchie religieuse s'est communiquée aux autres Etats. Le docteur Frantz, dans la Bavière Rhénane, a opéré le mouvement rationaliste que Weistenus, le docteur Rupp et d'autres avaient introduit en Prusse. Dans ce désordre, une seule chose est certaine, c'est qu'aujourd'hui que les enfans sont assez habiles pour tirer les conséquences des prémisses qu'avaient posés leurs pères, le protestantisme est *par le fait*, ce qu'il avait toujours été *en principe* : l'indépendance individuelle la plus esfrénée en fait d'opinions religieuses. Nous disons : opinions ; car, des croyances ? Dans un tels système, il ne peut y en avoir.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Non contents d'avoir fait déposer aux pieds du Saint-Père l'hommage de leur fidélité par une députation que Sa Sainteté accueillit avec la plus gracieuse bienveillance, les habitans de Magliano, en Sabine, n'ont pu résister au désir de voir et de vénérer l'auguste personne du souverain bien-aimé, dont l'avènement au trône pontifical a répandu la joie dans les Etats romains. Réunis en grand nombre, ils s'embarquèrent à Ponte-Felice, sur un des bateaux à vapeur qui font le service du Tibre. De tous les villages de la Sabine qui se trouvent voisins du fleuve, accouraient de nombreux habitans qui, informés du sujet de ce voyage, grossissaient de station le joyeux convoi. Les rivages du Tibre retentissaient de ce cri mille fois répété : *Vive Pie IX !* Leur débarquement au port de *Ripetta* fut salué par des acclamations des Romains qui s'étaient portés en foule à ce spectacle tout nouveau. C'était la veille de la grande solennité du 8 septembre. Le lendemain, après avoir accompagné le religieux cortège du pacifique triomphé de Pie IX, après avoir reçu la bénédiction de l'auguste Pontife, ces nombreux pèlerins de la Sabine s'embarquèrent de nouveau sur le Tibre pour retourner dans leurs montagnes, emportant des drapeaux aux couleurs pontificales, avec l'image du Saint-Père et l'ineffaçable souvenir de l'enthousiasme de son peuple. Arrivés à Magliano, le récit qu'ils firent à leurs concitoyens des fêtes magnifiques de Rome excita tellement l'enthousiasme, que d'un commun élan on résolut de célébrer une fête analogue en l'honneur de Pie IX. Cette touchante démonstration d'amour et d'allégresse a eu lieu le dimanche 13 septembre. Une messe solennelle a été chantée dans l'église cathédrale ; le saint sacrement a été exposé, le chant des litanies de la sainte Vierge, et la bénédiction donnée par Mgr. l'évêque-suffragant ont terminé la partie religieuse de cette fête improvisée. Les façades des maisons étaient, dans toutes les rues, décorées d'étoffes de soie. Le soir, toute la ville fut illuminée. Ascension de ballon, concert, feu d'artifice, rien ne manqua à cette brillante manifestation de l'enthousiasme et de l'amour que le nom béni de Pie IX fit éclater dans la ville épiscopale de S. E. le cardinal Lambruschini, connu dans les autres parties des Etats pontificaux. *Ami de la Rel.*

FRANCE.

—On lit dans le *Journal de l'Am* du 28 septembre :

“ Ce matin, à sept heures, Mgr. l'évêque accompagné du P. Lacordaire, de M. Poncelet, vicaire général, de la cure de Bourg et de plusieurs ecclésiastiques, est allé bénir l'autel élevé dans la maison des orphelins. Depuis six heures du matin, un grand nombre de personnes y étaient réunies. Après la cérémonie d'usage, le P. Lacordaire a prononcé une courte et touchante allocution pour engager tout le monde, à soutenir cet établissement de charité qui ne lui est que de maître.

“ Des royaumes, des provinces, des fortunes considérables s'érouleront tandis que cette maison pauvre, mais fondée par les mains du Seigneur, subsistera, et nos arrière-neveux viendront contempler, sous de beaux ombrages dont le commencement se voit à peine aujourd'hui, de fortes et pieuses générations d'orphelins.”

“ Le P. Lacordaire a ensuite célébré la messe. En sortant de la chapelle il a planté un tilleul dans la cour, afin que cet arbre restât comme un vivant souvenir de son passage.

“ Mgr l'évêque s'est rendu à pied, avec le célèbre prédicateur, au couvent de Saint-Joseph, où plus de 600 religieuses étaient en retraite. Le Père Lacordaire a pu contempler l'ancienne nef de l'église des Dominicains, par saint-Vincent Ferrier.

“ Quelques instans après, le P. Lacordaire a quitté Bourg. Nous espérons que l'empressement qui s'est manifesté autour de sa personne lui laissera le désir de nous revoir et de remonter dans cette chaire où sa parole éloquente a retenti avec tant d'éclat.”

Le R. P. s'était fait entendre la veille dans la magnifique église de Broue. En face de la chaire, dans un espace réservé, se trouvait Mgr l'évêque de Belley, entouré de son clergé et de toutes les notabilités de la ville. Une grande partie de l'église avait été réservée pour les hommes, et l'autre pour les dames. La riche basilique était comble.

Quand l'orateur a paru, tout l'auditoire s'est levé d'un mouvement spontané, puis le R. P. est monté en chaire.

Cette journée dit le *Journal de l'An*, a été fertile en grandes émotions religieuses.

PRUSSE.

— Mgr. Arnoldi, évêque de Trèves, vient de prescrire à tous les curés de son diocèse d'engager leurs paroissiens à s'abstenir de pèlerinages et autres voyages de cette espèce pendant la disette qui afflige l'Allemagne, et à employer, en œuvres de charité les sommes que pourraient leur coûter ces pratiques de dévotion.

COLOGNE.

— Les fondations du petit séminaire de la métropole de Cologne voit heureusement augmenter de jour en jour ses ressources. Un riche ecclésiastique qui vient d'y mourir lui a légué toute sa fortune, et deux nobles familles du pays lui ont fait don, à l'occasion d'alliances conclues entre leurs enfants, de 6,500 écus de Prusse (à peu près 25,000 fr.)

— On écrit de Bruges, le 2 octobre :

« Le 29 septembre, Marie Pelham, veuve de William Pilton, a renoncé au protestantisme pour retourner dans le sein de l'Église catholique romaine. Elle avait résisté long-temps, car son mari, mort il y a sept ans, s'était converti à l'âge de 62 ans, et ses trois filles avaient, quelques années auparavant, reçu le baptême, à l'hospice de Saint-Dominique. »

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— On dit que l'union des provinces anglaises de l'Amérique du Nord a été résolue par le gouvernement de la métropole. »

Fol.—Mardi dernier, M. Newman, de Lachine, s'aperçut qu'une belle jument qu'il tenait dans son écurie, avait disparu. Aussitôt il suivit la trace à la traversée de Longueuil, où il apprit qu'elle avait été amenée et traversée par deux hommes, vers 7 heures du matin. Les voleurs furent suivis jusqu'à Chambly et St. Jean, et furent enfin appréhendés, à bord d'un steamboat du lac Champlain, lorsqu'il était sur le point de partir. Les coupables sont deux hommes dernièrement à l'emploi de M. Newman, des noms de Coleman et Wilson. Ils ont été emmenés à Montréal, et confinés dans la prison commune.

Minerve.

— Dimanche dernier, un vieillard du nom de Michael M. Connell, passant près du Carré Dalhousie, tomba dans la rue et ne put trouver la force de se relever. On le porta à l'hôpital où il mourut le lendemain. Le jury a rapporté que sa mort avait été causée par l'intempérance.

Idem.

— Le superbe pont bâti sur le Richelieu à Chambly par John Yule, éc., sera inauguré et ouvert au public demain mardi. A la suite de la cérémonie un dîner aura lieu à l'hôtel Bunker.

Idem.

— Un journal de Londres dit que sept mille tailleurs sont sur le point de s'embarquer pour les États-Unis et le Canada; ne pouvant trouver de l'emploi en Europe. 960 ont écrit leurs noms pour le Canada et la Nouvelle-Écosse.

Le Télégraphe Électrique.—Le Télégraphe Électrique qui doit relier le Haut Canada à New-York, est déjà commencé. Les appuis sont posés presque tout le long de la ligne. Il paraît cependant d'après le *Globe* de Toronto qu'il ne serait pas très lucratif pour les journaux de recueillir les nouvelles par ce moyen. Ce journal estime à £20 9s 6d ce que lui coûterait une colonne de son journal transmise de New-York à Buffalo. A ce prix bien peu de journaux pourraient se procurer les nouvelles par le Télégraphe, dans la province, à moins toute fois d'un coalition entre les propriétaires pour en soulever collectivement la dépense.

Revue Canadienne.

— Le gouverneur a fait grâce à Jane Beaty condamnée à trois ans de pénitencière pour avoir volé deux paires de bas.

Idem.

Accident.—Hier vers midi, une chaloupe dans laquelle étaient trois personnes, M. Aichern, son fils et sa fille, traversant de la ville à la Pointe-Lévi, chavira; le père et le fils se cramponnèrent à la chaloupe et furent sauvés, mais la jeune fille fut entraînée par le courant et se noya.

Canadien.

Taches sur le soleil.—On lit dans un journal anglais :

« Une tache immense, d'environ 20,000 milles de diamètre, est maintenant visible entre le centre du soleil et son bord oriental. Plusieurs autres taches moins grandes, qui traversaient récemment le disque du soleil, ont disparu. »

Idem.

ESPAGNE.

Le comte de Montemolin.—On a fait bien des versions sur les pérégrinations du comte de Montemolin, depuis sa fuite de Bourges. Nous croyons pouvoir dire qu'en ce moment, ce prince est, non pas à Londres, mais tout auprès, à Richmond. Le général Cabrera est aussi en Angleterre.

MEXIQUE.

Le *Picayune* du 11 rapporte qu'un journal mexicain du 31 octobre, dit positivement que Santa-Anna avait ordonné à Ampudia de retourner de Monterey à Saltillo, et que Monterey a été défendu contrairement à ses ordres et Ampudia doit avoir son procès pour cette faute; prochainement, devant un conseil de guerre.

Les mexicains fortifient diligemment Vera-Cruz. La ville a été déclarée en état de siège; la garnison a été augmentée et les articles de nourriture exemptés de droits. Toutes les classes, les femmes même, travaillent aux tranchées. Les différents États ont été taxés pour une certaine somme; 50 particuliers mexicains ont été condamnés au paiement de 200,000 piastres.

Le gouvernement du Chiluala a fait fondre les cloches des églises pour en faire des canons.

A Mexico, des clubs se sont formés, où des orateurs sont nommés d'avance pour adresser la parole au peuple, et l'exciter à se battre courageusement pour la défense du pays.

LE MEXIQUE ET LES ÉTATS-UNIS.

Nouvelles importantes du Mexique.—*Lettre de marque.*—*Bombardement de Tabasco.*

Washington 24 novembre, 9 h. du soir.

Les journaux de la Nouvelle-Orléans des 16 et 17 novembre, contiennent des nouvelles importantes de l'escadre du Golfe et de Vera-Cruz; elle sont venues par la voie de la Havane. La plupart des nouvelles mexicaines ont été publiées à New-York, où des arrivages directs les avaient transmises.

Santa-Anna, pense-t-on, retira les troupes en garnison à Tampico, réunit ses forces de San-Luis-Potosi à celles qui lui sont venues de Saltillo, et commença l'attaque contre les postes américains.

Ampudia est arrivé le 21 décembre à San Luis-Potosi, où la première brigade de sa division est entrée le 22; le bruit de sa marche contre le général Wool, n'avait donc pas de fondement.

Un grand enthousiasme règne parmi les Mexicains; Santa-Anna leur donne l'espoir d'une victoire prochaine et signalée.

On a été informé, à la nouvelle Orléans, que le steamer anglais *Svy* avait apporté, lors de son dernier voyage à la Havane, trois cents lettres de marque, avec des lettres de citoyen américain à tous ceux qui les emploieraient. Ces avis sont authentiques; les lettres de marque ont été expédiées de Mexico dans la soirée du 30 octobre, et ont atteint Vera-Cruz assez tôt pour être mises à bord du steamer; des lettres de la Havane les annoncent également; mais un correspondant est d'opinion que le gouvernement espagnol s'opposera à leur usage dans le port de la Havane. Cependant comme les titres de naturalisation offrent d'importants privilèges, on craint qu'elles ne séduisent certains individus, en dépit de la vigilance des autorités.

Le *Picayune* du 17 mentionne l'arrivée de la goëlette *Portia* venue de la Pointe Lizardo, et portant un officier qui a pris part à l'attaque contre Tabasco, sous les ordres du commodore Perry.

L'entreprise a parfaitement réussi; elle avait pour objet de s'emparer de certains bâtiments à l'ancre dans la rivière, ce qui fut complètement réalisé. Au moment où sommation fut faite à la ville de se rendre, le peuple y consentit; mais le gouverneur et les troupes s'y opposèrent. L'escadre accorda alors aux habitants pacifiques aux femmes et aux enfants, le temps nécessaire à leur éloignement; mais le gouverneur ne voulut permettre à personne de quitter la ville, de sorte qu'on craint que la plupart des victimes du bombardement ne soient autres que des soldats.

L'escadre composée du *Mississippi*, du *Vixen*, de la *Bonita*, du *Forward* et de deux cents marins du *Ravitan*, du *Cumberland*, avait quitté Anton-Lizardo, le 16 octobre, et était arrivée le 23 à Frontera; où elle avait capturé deux steamers et plusieurs petites goëlettes. Les 24 et 25, elle a remonté la rivière, remorquée par le *Vixen*, et le *Vixen*, et est arrivée devant Tabasco le 25 à 6 heures du soir. C'est alors que sommation fut faite à la ville de se rendre. Le gouverneur refusa, et trois coups de canon, comme signal de l'attaque furent tirés du *Vixen*. Un officier vint dans ce moment, sous pavillon de trêve, demander que les hôpitaux fussent épargnés, ce qui lui fut accordé. L'escarmouche suivit immédiatement. Le dimanche, aucun dommage ne fut fait à la ville; l'escadre captura un brick, trois goëlettes et un grand sloop; devant la ville et plus bas, le nombre des prises s'éleva à neuf navires et plusieurs bateaux.

Le lundi, 26, à la pointe un jour, une vive fusillade partit du bord de la rivière; les canons américains y répondirent; elle dura depuis quelque temps, quand un nouveau parlementaire vint demander qu'on épargnât la ville. Le commodore y consentit; il ne voulait qu'épouvanter la garnison. Les prises furent mises en ordre pour le retour; le pavillon blanc flottait de tout côté sur la ville, et le lieutenant Parker gagnait le bord avec sa prise, quand il fut attaqué par quatre-vingts soldats mexicains qu'il tint en respect avec 18 hommes seulement, dont un fut tué et deux autres blessés. Cette action dura une demi-heure, après quoi le lieutenant C. W. Morris fut dépêché pour porter secours.

En passant sous le feu de l'ennemi, cet officier fut blessé au cou; il se tint cependant debout dans son bateau et excita ses hommes au combat, jusqu'à ce que ses forces payant abandonné, il tomba dans les bras du midshipman Cheever.

Le commodore Perry n'hésita pas alors à commencer le bombardement; le feu fut dirigé du *Vixen*, de la *Bonita*, du *Forward* et de la *Nonata*. En trois quarts d'heure, la ville était presque détruite; on n'avait épargné que les résidences des consuls.

Vers midi, la flotte partit, canonnant les rues de la ville en passant. Toutes les prises ont été conservées à l'exception d'une seule qui s'est échouée et que le commodore a fait brûler pour qu'elle ne tombât pas au pouvoir de l'en-

nemi, Le *McLune* s'était échoué sur la barre, à l'entrée de la rivière, et n'a pu prendre part à l'action.

Le lieutenant *Morris* est mort à bord du *Cumberland*, le 1er novembre.

On prétend qu'il a été réuni à *Alvarado*, cinq à six mille hommes de garnison; qu'il a été placé d'énormes chaînes traversant l'embouchure de la rivière et qu'on a coulé des bâtimens sur la barre. S'il en est ainsi, il serait tout-à-fait inutile de tenter une troisième fois l'attaque de cette place.

— Des avis du *Campêche* annoncent encore une fois la répugnance de l'*Yucatan* à se réunir à la Confédération mexicaine.

— Le général *Scott* a quitté *Washington* aujourd'hui; on assure qu'il a reçu l'autorisation d'aller au *Mexique* pour prendre commandement de l'armée qui doit attaquer *Tampico*.

(Franco-Américain.)

CHINE.

— Les journaux de *Chine*, arrivés par la dernière malle, donnent quelques détails relatifs à une émeute qui a eu lieu à *Canton*, le 5 juillet. Le nombre des *Chinois* tués est de treize, et on a compté vingt blessés. Parmi les étrangers, il y a un *Allemand* et un *Américain* blessés. La frégate danoise la *Galatée*, qui était mouillée à *Whampon*, a envoyé trente matelots et quatre officiers au secours des Européens attaqués dans les factoreries; on a débarqué aussi cinquante soldats de marine anglaise. Depuis le tumulte, il y a toujours de huit à douze hommes armés dans chaque comptoir. Les boutiquiers *Chinois* des rues avoisinant les factoreries étrangères ont, dit-on, affiché des placards dans lesquels ils avertissent la populace qu'ils la pideraient du haut de leurs maisons si elle revenait à la charge contre les établissemens des Européens.

De leur côté, les négocians anglais ont demandé protection au gouverneur de *Hong-Kong*; ils désirent que le steamer de guerre *Pluto* soit mouillé en face des factoreries pour repousser toute tentative d'invasion de la populace *Chinoise*.

ÉTATS-UNIS.

Le Mexique et l'Angleterre.— Nous avons raconté, dans un de nos derniers numéros, comment *Santa-Anna* s'est procuré deux millions de piastres, en faisant main basse sur une *conducta* qui se dirigerait vers les ports du golfe, ces fonds étaient destinés à l'*Angleterre*, à laquelle le commandant en chef des troupes mexicaines a fait ainsi, sans scrupule, un emprunt forcé. On se demande, aujourd'hui, si l'acte de *Santa-Anna* n'est pas le résultat de quelque intrigue secrète, et si les deux millions saisis ne constituent pas un secours volontaire de la *Grande-Bretagne* qui, par un stratagème qu'expliquent suffisamment ses antécédens, serait venue prêter assistance au *Mexique* tout en sauvant les apparences. Comment, en effet, *Santa-Anna* qui, dans ce moment, met tout en œuvre pour ce concilier les sympathies des nations européennes, qui vient, même, d'expédier en *Europe* don *Felix Rivas*, avec mission de solliciter, au nom du *Mexique*, la médiation des grandes puissances, se serait-il exposé, sans qu'il y eut accord secret, à blesser la susceptibilité jalouse de celle de ces puissances sur laquelle il compte le plus assurément.

YUCATAN.

— Les *Yucatéques* sont définitivement rentrés dans la confédération mexicaine; nous en recevons l'assurance par la voie de la *Havane*. Ils enverront leurs représentans au prochain congrès à *Mexico*. Le gouvernement *Mexicain*, a, de son côté, reconnu les décrets de décembre 1845, en faisant droit aux prétentions depuis long-tems émises par l'*Yucatan*.

John Quincy Adams.— Cet ancien président des *Etats-Unis*, maintenant dans sa 80e année, vient d'être attaqué de paralysie. Sa santé n'en a, cependant, pas été fortement ébranlée, et tout fait espérer qu'il pourra prendre son siège, au Congrès, à la session prochaine.

— Les mines de diamants du *Brsil*.— Les fameuses mines de diamants de *Sinécra* sont presque totalement abandonnées aujourd'hui. Le désordre qui régnait parmi les exploitans *Brsiliens* et anglais, et les déprédaations qui s'en suivent, ont contribué à éloigner les spéculateurs. La vente de ces diamants, d'une qualité médiocre, enlevés en masse et culportés en *Europe*, a subi d'ailleurs partout une très forte baisse.

IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

ARTICLE.

Lue devant l'Institut Canadien, à *Montréal*, le 19 novembre 1846, par l'auteur
E. PARENT, ECR.

MESSIEURS,

L'année dernière j'eus l'honneur de vous entretenir d'un sujet important sous le double rapport de l'intérêt particulier. De plus en plus persuadé que, de tous les objets de notre affection, ce qu'il y a de plus menacé, comme ce qui est le plus de notre honneur de maintenir, c'est notre nationalité, je vais, si vous le voulez bien, et en cela je crois que je ne saurais mieux répondre à l'invitation que vous m'avez faite de vous adresser une seconde fois la parole, je vais dis-je obéir à la même inspiration; et traiter un sujet qui intéresse à un haut degré cette nationalité qui nous est si chère, tout en ne perdant

pas de vue l'intérêt matériel de notre origine, lequel est d'ores et déjà intimement lié à la première, qu'il ne fait avec elle qu'une seule existence, dont il est le corps et dont elle est l'âme. Le sujet dont je vais vous entretenir n'est guère que la continuation, le complément de celui que je traitai l'année dernière alors que j'essayai de vous démontrer que la malheureuse manie, qui parmi nous, pousse la jeunesse instruite presque en masse vers les professions dites libérales, était une cause d'affaiblissement pour nous, et un juste sujet d'alarme pour notre existence politique et nationale en ce que toute l'énergie intellectuelle de notre race allait s'épuisant de génération en génération dans les luttes ingrates d'une carrière encombrée.

Cette idée, grâce à votre bienveillant passeport, eût-elle produit quelque impression, dût-elle induire une partie de notre jeunesse instruite à se jeter dans la voie large et féconde de l'industrie, nous n'aurions fait que poser les fondemens de notre œuvre; il resterait encore à y ériger, à y consolider l'édifice de notre puissance nationale. En effet, nous aurions bien d'excellents sujets pour l'agriculture, pour le commerce, et pour toutes les autres branches de l'industrie, et par là un moyen d'attirer à nous les richesses, et de les répandre autour de nous; nous aurions en un mot les éléments de la puissance, de l'influence sociales, qui nous appartiennent. Mais ces grands intérêts que nous venons de créer, il faut les conserver, les augmenter; il faut les tenir au niveau des intérêts rivaux, tant au milieu de nous, qu'autour de nous, tant au dedans qu'au dehors. Il y a plus, il faudra les avancer, les protéger contre les préjugés, les préventions, les idées fausses et avouées qui nous viennent des temps, où l'on ignorait les principes de la science qui préside à tous ces grands intérêts sociaux. Or, messieurs, c'est ce que nous ne pouvons faire qu'en autant que nous aurons parmi nous des hommes profondément versés dans l'étude de l'économie politique, et dans l'application éclairée des principes qu'elle enseigne. Et cette science est nouvelle partout, puisqu'elle n'est apparue en corps complet de doctrine pour la première fois, en *Angleterre*, qu'en 1776, dans l'ouvrage du *Dr. Smith*, *Wealth of Nations*; en *France*, qu'en 1803 dans le *Traité d'Économie Politique* de *J. B. Say*. En 1758, *Quesnay* publia bien en *France* l'ouvrage intitulé " *Tableau Économique, et Maximes générale du Gouvernement Économique*," à l'ombre duquel se forma l'École des Économistes ou Physiocrates. *McCulloch*, économiste distingué de nos jours, attribue même à *Quesnay* le mérite d'avoir été le premier qui ait donné à l'économie politique une forme systématique, et l'ait élevé au rang de science, et il reconnaît que les travaux des économistes français ont puissamment contribué à accélérer les progrès de la science économique. Mais leur théorie fondée sur cet axiome que " la terre est la seule source des richesses," a été rejetée par des économistes plus modernes. De sorte qu'aujourd'hui on ne recherche pas les oracles de la science au-delà de *Smith* en *Angleterre* et de *Say* en *France*. Il faut rendre à l'*Italie*, cependant, la justice de reconnaître qu'elle eût l'initiative, en économie politique; car dès le 16e siècle *Botero* s'était occupé de cette science, et il fut suivi dans cette voie par plusieurs autres écrivains Italiens.

Il y aurait donc sujet de s'étonner si une science aussi nouvelle et aussi vaste que l'économie politique, et qui, si l'on en juge par les plaintes et les remontrances de ceux qui en ont écrit, ne compte pas encore un très grand nombre d'adeptes en *Europe* même, le *Pape*, la *depositaire*, la dispensatrice de toutes les sciences, il y aurait lieu de s'étonner, dis-je, si cette science était bien répandue dans un jeune pays comme le nôtre, à qui, pour arriver où il en est, il a fallu passer par tant d'épreuves de tous genres. Aussi faut-il l'avouer, par des causes dont nous aurons occasion de dire un mot dans le cours de cette lecture, les connaissances et l'expérience en fait d'économie politique sont fort bornées parmi nous, surtout quand aux branches les plus importantes de cette science, celles qui traitent des finances, du commerce et des sujets qui s'y rapportent. Et cet aveu, Messieurs, nous avons à le faire dans un temps, dans des circonstances où jamais nous n'eûmes un besoin aussi pressant, aussi vital de connaissances profondes dans cette science si peu connue: c'est une réflexion, sans doute, que je ne suis pas le premier à faire et que beaucoup d'autres ont faite avant moi. Que faut-il donc faire? se désespérer, laisser à nos voisins le soin de veiller à nos intérêts, de régler et discuter les grandes questions économiques qui vont se présenter en foule à la tribune parlementaire? Non, certes! les enfants, les neveux des hommes qui firent toujours marcher le *Bas-Canada* à la tête des phalanges coloniales dans la longue lutte de la liberté politique, sauront maintenir leur race au même rang, dans les discussions qui vont s'engager sur le terrain des intérêts matériels. nous avons su trouver des *Burke* et des *Mirabeau*, lorsqu'il nous les fallait, et maintenant qu'il nous faut des *Cobden* et des *Peel*, nous

aurons les trouver. Nous les trouverons dans cette belle jeunesse bouillante de patriotisme, avide des connaissances utiles, animée d'une noble émulation. Nous la verrons dédaigner les frivolités, les lectures de pur agrément celle même d'une utilité moins urgente, pour se livrer entièrement à la grande étude, à l'étude du jour, à l'étude que réclame impérieusement non seulement l'intérêt de notre province, mais aussi celui de notre origine et de chacun des individus qui la composent.

C'est avec un plaisir toujours croissant que je vois paraître dans les colonnes de la *Revue Canadienne* les articles qui contiennent l'excellent et utile travail qu'a entrepris un de nos compatriotes pour initier les lecteurs canadiens aux secrets, aux vérités de l'économie politique : ce travail devra mériter à son auteur la reconnaissance de ses compatriotes. Je n'ai qu'un regret, c'est que la publication de ce travail ne marche pas avec une rapidité suffisante, égale aux besoins pressants des circonstances. J'ai un autre regret, c'est que nos autres journaux canadiens ne produisent pas ces articles, ou ne dévouent pas tous, depuis quelque temps, une partie de leur espace à des analyses ou extraits de bons ouvrages sur l'économie politique. Une pareille matière, à mon humble avis, vaudrait bien les romans et nouvelles plus ou moins frivoles, qu'ils nous débitent à la brassée dans chacune de leurs feuilles. Il faut à une population comme la nôtre, située comme la nôtre, des lectures utiles et instructives. Et comme le Journal périodique est devenu le livre du peuple, la seule voie à peu près par laquelle il puisse s'éclairer sur ses intérêts matériels, n'est-il pas déplorable de voir nos journaux se remplir de morceaux de littérature légère, pature apprêtée pour les esprits oisifs et blasés d'une civilisation rendu à son terme ? Quel profit peut retirer, des œuvres feuilletonistes Européens, une population comme la nôtre, qui a des forêts à défricher, des champs à améliorer, des fabriques de toutes sortes à établir, des améliorations de tous genres à accomplir ; une population, en un mot, dont la mission est de faire de sa part d'héritage sur le continent Américain, ce que les Anglais et les Français, par exemple, ont fait de l'Angleterre et de la France, et ce que nos voisins font si bien sur ce continent d'Amérique ? Avouez-le, messieurs les journalistes, ce ne sera pas avec le menu frêtin du feuilletonisme Européen, que vous nous aiderez à accomplir ce grand œuvre de civilisation. Bien au contraire, ces productions prestigieuses, toutes pétilantes d'esprit, écrites dans un style étudié, ornées de tous les charmes de l'imagination, ne feront que nous enivrer, et nous arrêter sur la route, semblables aux Sirènes de la fable dont la voix enchanteresse paralysait le voyageur imprudent qui s'approchait de leur retraite.

En effet, nos journaux en se remplissant des produits de cette littérature éphémère, en inspirent nécessairement le goût : elle fait fureur au salon, et parfois même elle va jusqu'à faire oublier la colonne des mariages. Il en est d'elle comme du reste—*vires acquirit eundo* ; l'appétit vient en mangeant. Bientôt le journal ne suffit plus à l'appétit des lecteurs, et pour le satisfaire l'on a recours au libraire. Et tous les loisirs de notre jeunesse, sinon un temps plus précieux ; se trouvent employés à des lectures qui entretiennent l'imagination dans l'exaltation, et laissent l'esprit dans le vide et l' inanition. Aussi quand on ouvre nos journaux pour y chercher quelques produits de littérature indigènes, qu'y trouve-t-on le plus souvent, à part des querelles de villages ?—des efforts d'imitation vers le feuilletonisme français, de jolis riens quelquefois assez joliment tournés à la française ; justement ce qu'il faut pour un succès de société ; mais justement aussi ce qu'il faut pour faire déplorer à l'homme réfléchi, qui sent les besoins de son pays, de sa race, l'abus, la perte de beaux talents et d'un temps précieux et pour les auteurs et pour les lecteurs.

Oh ! Journalistes, réunissez-vous donc pour réparer le mal que vous avez fait. Faites donc comprendre à notre jeunesse instruite, dans son intérêt autant que dans celui du pays, que le temps de la littérature légère n'est pas encore arrivé et n'arrivera de sitôt encore pour le Canada ; et qu'au risque de notre ruine individuelle et nationale, nous devons nous livrer entièrement et uniquement aux études sérieuses, aux lectures instructives, aux exercices graves de l'esprit. Libre aux hommes de la vieille et riche Europe de s'adonner aux travaux de l'imagination ; ils y trouvent la fortune, souvent même une renommée au moins viagère. Puis d'ailleurs, il se rencontre en Europe une telle exubérance d'hommes éclairés dans toutes les sciences qu'il y en a pour tous les besoins de la société ; de sorte qu'en embrassant la carrière de l'imagination ou seulement en se livrant à la lecture des ouvrages d'imagination l'Européen peut se rendre le témoignage qu'il ne laisse aucun intérêt

social en souffrance. Au contraire il n'est dans l'ordre lui, car il ne fait que mettre la dernière main, le dernier poli à une civilisation parvenue à son apogée. En est-il de même dans notre pays, où nous en sommes encore aux travaux de fondation ? Ce sont des manœuvres qu'il nous faut ; le temps des peintres et des sculpteurs viendra plus tard. Ainsi quel est le jeune Canadien qui en prenant pour le lire un des romans du jour puisse, la main sur la conscience, se dire qu'il ne saurait plus utilement employer son temps et pour lui et pour son pays ? En effet qu'y apprendra-t-il ? qu'y verra-t-il ? des leçons de morale, en supposant qu'il y en ait ? Son catéchisme lui a tout dit là-dessus, et bien mieux que ne sauraient le faire Eugène Sue et Alexandre Dumas. Des peintures de mœurs ? lorsqu'il s'en rencontrera de fidèles, elles se rapporteront à un état de société si différent du nôtre qu'elles ne pourront que fausser ses idées dans les applications qu'il voudrait en faire et ce sera un grand mal. Mais la plupart du temps il sera transporté dans un monde fantastique, où tous sera exagéré, chargé, caricaturé de telle sorte, que le lecteur Européen lui-même ne s'y pourrait reconnaître.

Il y a donc rien d'utile à refuser de la lecture des romans et des nouvelles du jour, si ce n'est quelque délassement à des lectures sérieuses et instructives. Oui ; mais démentez-moi, si vous l'osez, jeune liseur de romans. Je vous soutiendrai, moi, et j'appellerai votre conscience en témoignage, que cette lecture est pour vous un travail, un travail même très fatiguant, qui vous prend vos jours et vos nuits ; que vous ne déposez le Roman dont vous avez commencé la lecture, que lorsque vous en avez vu la fin, ou que le sommeil vous ferme les yeux et vous fait tomber le livre des mains. J'en ai vu qui poursuivaient la lecture commencée jusque pendant les repas. Est-ce là un délassement ? Et dites-moi combien de fois, cela vous est arrivé avec votre Domat, votre Delorme, votre J. Bte. Say ? Que dis-je, votre J. Bte. Say ? Voulez-vous que je vous raconte un petit fait tout récent à propos de ce célèbre auteur du meilleur *Traité d'Economie Politique* qui ait encore paru en Français, si ce n'est dans aucune langue ? Le fait est réel, et j'étais présent lorsqu'il est arrivé.

Tout récemment donc, me rencontrant chez un libraire de cette ville, la Capitale du Canada, le siège d'un gouvernement représentatif, quelqu'un demanda le *Traité de Say* à acheter, comme un des ouvrages que l'on doit trouver chez tous les libraires, surtout dans un pays qui a un gouvernement représentatif. Le libraire parut d'abord n'avoir pas bien compris, puis se remettant :—Ah ! dit-il, vous parlez du *Traité d'Economie Politique* de M. Say ? Nous ne l'avons pas. Quand donc l'aurez-vous, repartit l'acheteur ? Je suis vraiment fâché d'avoir tant tardé. C'est en effet un ouvrage dont vous devez faire un grand débit, et des exemplaires ne doivent pas rester longtemps sur vos tablettes. Pardonnez, répliqua le libraire, c'est un ouvrage qui ne se vend pas, et que nous ne faisons venir que sur commande spéciale.

En revanche on voyait briller sur les tablettes les œuvres des Romanciers à la mode. On n'attend pas l'ordre spécial pour ceux-là ; ça se vend.

Je ne vous peindrai pas l'étonnement de notre amateur d'économie politique, en apprenant qu'un ouvrage qui devrait être entre les mains de chacun de nos hommes instruits, jeunes et vieux, le *vademecum* obligé de quiconque veut se mêler des affaires publiques de son pays, fût un ouvrage qui ne se vend pas.

J'avais bien pensé jusqu'alors, pour des raisons que je rapporterai dans un moment, que l'étude de l'économie politique avait dû être nécessairement fort négligée parmi nous ; mais je suis forcé d'avouer que je ne croyais pas que ce fût au point que me l'a révélé l'anecdote que je viens de vous raconter. Et je vous dirai que depuis, l'idée m'est venue plus d'une fois de profiter de la première occasion qui se présenterait de secouer autant qu'il serait en mon faible pouvoir de la faire, l'extrême indifférence que l'on paraît avoir eue parmi nous jusqu'à présent pour l'étude de l'économie politique. C'est ce que j'essaie de faire aujourd'hui sous vos auspices, messieurs ; et j'espère que votre patronage et votre sanction assureront à mes paroles une autorité que je ne saurais leur donner moi-même.

A continuer.)

DE CÈS.

Au Presbytère de St. Paul de Lavaltrie, dimanche, le 22 du courant, à l'âge de 21 ans, 6 mois et 8 jours, après une maladie de 6 mois soufferte avec les sentiments d'une vraie résignation, M. John McNichols, natif d'Irlande. Ses restes mortels ont été inhumés mercredi, le 25 du courant, dans l'église du lieu.

A VENDRE.

CHEZ M. E. R. FABRE, LIBRAIRE, RUE ST. VINCENT, No. 3

CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL,

POUR L'ANNEE 1847.

CE CALENDRIER contient outre une liste complète du Clergé Catholique des Diocèses de Montréal et de Québec; les *Epoques Ecclesiastiques* notamment celles concernant le Canada, l'Ordo ou l'Ordre des rubriques, la Liste et les Termes des Cours de Justice, la Liste des principaux Officiers du Gouvernement, des Membres de la Législature du Bas-Canada, des Magistrats, des Examineurs des Instituteurs pour Québec et Montréal et des Commissaires d'Ecole pour la Cité de Montréal, des Commissaires pour l'érection des Paroisses, des Avocats, des Notaires, des Médecins, des Militaires de la Province du Canada, etc., etc.

Le Calendrier Ecclesiastique et Civil se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

Montréal, 24 novembre 1846.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL-GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville. le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier.

TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.

Chaque article est garanti et porté encore toute la fraîcheur des métiers. Cette importation se compose de:

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs
" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.
" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

EN drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.
" Damas brochés en or et couleurs.
" " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et à bas prix.

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ETOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

LES Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.
LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ETOFFES A ORNEMENS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)
Moire d'or à reflets riches et brillants.
Drap d'argent à pluie d'argent.
Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.
Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directes s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 54, Cedar St. New-York.

DERNIEREMENT RECUS ET A VENDRE

CHEZ LE SOUSSIGNE.

UN grand assortiment d'ornemens d'Eglise, consistant: En Chasubles, Chapes, Croix pour chasubles, voiles pour le Sacrement, St. Garnitures de dais, Etoffes pour chapes, etc.

—Aussi—

UN superbe ornement, imitation de drap d'or, embossé, consistant en une Chasuble, deux Dalmatiques et trois chapes.

TROIS superbes BANNIÈRES adaptées pour la ST. JEAN-BAPTISTE.

VERGES en plâtre de différentes grandeurs.
Galons et Frauges d'or, Encensoirs et Boîtes à Saintes Huiles.
Livres de vie en bazane et dorés.

LS. DELAGRAVE.

No. 60. Rue des Commissaires, Montréal, 29 octobre 1846.

BOIVIN, ORFEVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,

PIÈCE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, ensorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Ecoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—Aussi—

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui ont leur sera données, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, Ecr., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicaments Français, à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Malades.
DR. PICAULT.
Ancien Elève des Hôpitaux de Paris.

PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PREPARATIONS CHIMIQUES,

MEDECINES PATENTEES,

PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,

ETC., ETC., ETC.

M. COTÉ et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal.—Aussi.—Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.
Le Dr. COTÉ a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine
Montréal, 10 Juillet 1846.

BANQUE D'EPARGNES

DE LA

CITE ET DISTRICT DE MONTREAL.

AVIS.

PATRON,

Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal.

Bureau des Directeurs.

W. Workman, Prés.

A. LaRocque, V. Prés.

John E. Mills,

Jacob DeWitt,

Joseph Bourret,

P. Beaubien,

L. T. Drummond,

H. Judah.

Francis Hincks,

H. Mulbolland,

L. H. Holton,

John Tully,

Damase Masson,

Joseph Grenier,

Nelson Davis.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET que payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de cinquante louis et au-dessous, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.

On peut obtenir copies des Règles et Réglemens, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et SAMEDIS de SIX à HUIT.

Par ordre du Bureau,

JNO. COLLINS,

Secrétaire.

Bureau de la Banque d'Epargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46. Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottawa Hotel.

FRENIÈRE

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—Gm.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI, Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 centimes 8 deniers pour l'année.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire	Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire.	Québec.
Fr. Pilote, Directeur du Collège	Ste. Anne.
Val. Guillet, écuyer.	Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE. EDITEUR
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.